

## JOHN M. LYLE (1872-1945)

NICOLAS MIQUELON est historien de l'architecture à Parcs Canada, où il prépare des rapports pour la Commission des lieux et monuments historiques du Canada, ainsi que pour le Bureau d'examen des édifices fédéraux du patrimoine. Il s'intéresse à une variété de sujets concernant l'architecture de la première moitié du vingtième siècle.

## &gt; NICOLAS MIQUELON

L'architecte John MacIntosh Lyle, de Toronto, a fait l'objet d'une désignation fédérale en 2008. Un architecte de tradition beaux-arts très actif au Canada au cours de la première moitié du vingtième siècle, il a eu beaucoup d'influence sur ses pairs et sur les générations d'architectes qui lui ont succédé, que ce soit par la conception de nombreuses banques, de résidences ou d'édifices monumentaux, que par ses idées sur l'utilisation de motifs canadiens et le développement d'un thème national.

Le présent article reprend presque intégralement le rapport au feuilleton présenté à la Commission des lieux et monuments historiques du Canada (CLMHC), en juillet 2007, afin d'évaluer le personnage<sup>1</sup>. À la lumière de ce rapport, la CLMHC avait recommandé la désignation de John M. Lyle comme personnage d'importance historique nationale pour les raisons suivantes :

- il est un des principaux architectes canadiens de son époque à avoir contribué à diffuser les principes Beaux-Arts au Canada, et ce, à la fois comme théoricien de l'architecture et architecte prolifique ayant produit des œuvres de qualité, entre autres des édifices bancaires ;
- il a grandement participé à la création d'une esthétique typiquement canadienne en architecture par son approche personnelle tant de la conception des bâtiments que de l'ornementation. En incorporant divers motifs d'inspiration canadienne dans son œuvre, il a contribué à lui donner un caractère national ;



ILL. 1. JOHN M. LYLE EN COMPAGNIE DE M. BAND, PRÉSIDENT, AU MOMENT DE L'OUVERTURE DU MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE L'ONTARIO, 1942. | ARCHIVES PUBLIQUES DE L'ONTARIO C 33-2-0-3.



ILL. 2. BANQUE TORONTO-DOMINION, 420, RUE BLOOR EST, TORONTO, 1912, JOHN M. LYLE, ARCHITECTE. | BOB KRAWCZYK, [www.TOBuilt.ca].



ILL. 3. RÉSIDENCE COWAN, 174, AVE TEDDINGTON PARK, TORONTO, 1931, JOHN M. LYLE, ARCHITECTE. | BOB KRAWCZYK, [www.TOBuilt.ca].

• il a été une figure clé de l'architecture. Ses idées, qu'il a fait connaître de diverses façons, notamment par le moyen de conférences, de publications, d'expositions et d'ateliers, auront aidé à la reconnaissance de la profession et contribué à la formation et au perfectionnement de nouvelles générations d'architectes.

John M. Lyle est l'une des premières recommandations d'architectes faites par la CLMHC à la suite de l'adoption d'une ligne directrice particulière sur ceux-ci<sup>2</sup>. Cette ligne directrice est venue outiller les membres de la Commission afin de leur permettre de catégoriser, puis de qualifier, l'apport à la fois des praticiens et des théoriciens en architecture, dont certains avaient déjà fait l'objet de soumissions. En effet, en 1982, un rapport au feuilleton<sup>3</sup> avait été préparé sur John M. Lyle à la demande de Geoffrey Hunt, chercheur en architecture de Toronto. À la lumière de ce document, la Commission avait mentionné à l'époque avoir un préjugé favorable, ajoutant que « la question devrait être reportée en attendant

la rédaction d'un document comparant la carrière de M. Lyle à celle d'autres architectes du début du XX<sup>e</sup> siècle ayant travaillé dans les Beaux-Arts et les traditions classiques modernes »<sup>4</sup>. Le rapport intitulé *Guidelines for Evaluating Canadian Architects of Potential National Historic Significance*<sup>5</sup>, rédigé en 2003, est venu guider la Commission dans la création de nouvelles lignes directrices particulières (relatives aux personnes) et a identifié vingt-deux architectes potentiellement importants, dont John M. Lyle, ce qui explique qu'il ait été de nouveau présenté à l'attention de la Commission.

#### APERÇU BIOGRAPHIQUE

John MacIntosh Lyle (1872-1945) est principalement reconnu pour sa carrière d'architecte, mais il a contribué de manière importante à différents aspects de la profession. Par ses conférences et ses articles, par son implication dans le domaine de l'urbanisme, par la grande place qu'il accordait à la conception graphique ou simplement par le lieu de rencontre qu'était son atelier, il a contribué

grandement à l'avancement des idées en matière d'architecture. Actif au début du vingtième siècle au Canada, c'est à Toronto qu'il s'établit pour créer, à l'échelle du pays, une architecture personnelle et originale, empreinte de ses idéaux (ill. 1).

Né en Irlande du Nord, John M. Lyle arrive au Canada en 1878 et grandit à Hamilton. Son père, le révérend Samuel Lyle, dirige l'église Central Presbyterian de Hamilton pendant trente-quatre ans. Ce dernier est impliqué dans beaucoup d'organisations et a plusieurs intérêts et talents, notamment dans les domaines artistiques. Il crée d'ailleurs la première école des beaux-arts de Hamilton en partenariat avec des personnalités locales. Cette Hamilton Art School connaît un grand succès, au point d'être considérée comme l'un des principaux centres artistiques de l'Ontario pendant cette période. C'est là que John Lyle reçoit sa première formation artistique, de 1887 à 1889. Il apprend dès cet âge le dessin d'observation, dont les motifs floraux qui feront sa renommée plus tard.



ILL. 4. RÉSIDENCE R.J. CHRISTIE, 3, ROUTE FRYBROOK, TORONTO, 1929,  
JOHN M. LYLE, ARCHITECTE. | BOB KRAWCZYK, [www.TOBuilt.ca].



ILL. 5. RÉSIDENCES WHITNEY HALL, PAVILLON DE L'UNIVERSITÉ DE TORONTO, 1931,  
JOHN M. LYLE, ARCHITECTE. | BOB KRAWCZYK, [www.TOBuilt.ca].

Par son environnement familial<sup>6</sup>, John M. Lyle grandit avec les valeurs et les traditions britanniques victoriennes des classes moyennes, où l'atteinte du succès occupe une place importante<sup>7</sup>. C'est dans cette optique qu'il visera les plus grandes écoles pour obtenir la meilleure formation possible. Puisque les programmes en architecture sont à peine émergents au Canada avant 1890, il va étudier aux États-Unis, à l'Université Yale, puis quitte pour la France afin de compléter ses études, de 1892 à 1894. Cette formation européenne représente un gage d'apprentissage important et cette expérience va lui donner les bases de référence qui le suivront sa carrière durant.

John M. Lyle revient en Amérique en 1896, pour parfaire son apprentissage en travaillant à New York – centre américain important pour l'architecture à l'époque –, d'abord avec la firme Howard & Cauldwell, puis en s'associant à Carrère & Hastings<sup>8</sup>. De retour au Canada en 1905, il ouvre son bureau à Toronto et obtient peu après le contrat pour le théâtre Royal Alexandra à Toronto (1906-1907).

Au fil de sa carrière, tout en se prononçant régulièrement devant différentes tribunes au sujet du développement de l'architecture au Canada, il développe une pratique architecturale originale et personnelle, tournée vers l'identité canadienne. Avant tout marqué par l'influence des beaux-arts, enseignés pendant ses formations en France et aux États-Unis, c'est le style classique qu'il privilégie dans sa pratique, bien qu'il ait aussi recours à d'autres styles. Les formes architecturales qu'il utilise tendent, à partir des années 1920, à se simplifier, tandis que l'ornementation se personnalise peu à peu avec l'apport de sources d'inspiration canadienne: la faune, la flore, les industries et les biens manufacturiers, entre autres. L'approche libre et le style plus dépouillé qu'il développe au fil des ans respectent toujours les principes beaux-arts. Pour ce qui est de ses concepts théoriques, John Lyle est plutôt opposé à l'idée moderniste où la forme doit uniquement suivre la fonction: pour lui, l'architecte doit plutôt répondre aux besoins du client en composant un ensemble artistique fonctionnel harmonieux, aussi bien intrinsèquement (le bâtiment

comme un tout) qu'extrinsèquement (le bâtiment dans son environnement).

John M. Lyle a réalisé une grande variété de bâtiments commerciaux (ill. 2), résidentiels (ill. 3-5), industriels (ill. 6), des monuments et du mobilier public, en plus d'œuvrer comme urbaniste et de concevoir des parcs et des jardins (ill. 7). Bien qu'il ait travaillé dans différentes régions de l'est à l'ouest du pays, c'est principalement en Ontario qu'il a complété ses commandes. Plusieurs de ses réalisations existent toujours et certaines sont des œuvres importantes pour l'histoire de l'architecture au Canada: le théâtre Royal Alexandra à Toronto (LHN, 1985) (ill. 8), la gare Union à Toronto (1914-1921) (LHN, 1975)<sup>9</sup> (ill. 9), un jardin classique pour le domaine Parkwood à Oshawa (LHN, 1989)<sup>10</sup>, l'Arc commémoratif du Collège militaire royal du Canada à Kingston (1923), la Banque de Nouvelle-Écosse à Ottawa (1923) (ill. 10-11), la Banque de Nouvelle-Écosse à Toronto (conçue en 1928, construite en 1951), la Banque Dominion à Toronto (1929) (ill. 12), la Banque de Nouvelle-Écosse à Calgary (1929-1930) (ill. 13), la Banque de Nouvelle-



ILL. 6. MANUFACTURE DE BOÎTES DE CIGARES ADAM BECK, TORONTO, 1913, JOHN M. LYLE, ARCHITECTE. | BOB KRAWCZYK, [www.TOBuilt.ca].



ILL. 7. FONTAINE GAGE, HAMILTON, 1926, JOHN M. LYLE, ARCHITECTE. | [wikipedia.org].



ILL. 8. THÉÂTRE ROYAL ALEXANDRA, TORONTO, 1906 (EN 1907), JOHN M. LYLE, ARCHITECTE. LIEU HISTORIQUE NATIONAL, 1975. | BOB KRAWCZYK, [www.TOBuilt.ca].



ILL. 9. INTÉRIEUR DE LA GARE UNION, TORONTO, 1919-1927, ROSS ET MACDONALD, JOHN M. LYLE ET H.G. JONES, ARCHITECTES, LHN, 1975. | BOB KRAWCZYK, [www.TOBuilt.ca].

Écosse à Halifax (1929-1930) (ill. 14-15) et la bibliothèque Runnymede à Toronto (1930) (ill. 16). Dans le domaine de l'urbanisme, il est considéré comme une figure de proue du mouvement City Beautiful<sup>11</sup> en raison de son implication dans le Toronto City Plan<sup>12</sup>, et parce qu'il a développé des concepts inventifs pour la Toronto Civic Improvement League. Enfin, ses soumissions pour la Dominion Coin Competition (1936) ont influencé l'adoption d'animaux et de motifs végétaux (feuilles) pour la monnaie canadienne contemporaine.

Non seulement John Lyle a-t-il été un membre important de différentes associations professionnelles qui lui offraient une plateforme propice pour véhiculer ses idées<sup>13</sup>, mais le lieu de rencontre et de formation que représentait son atelier a grandement contribué au partage des idées et à l'avancement de l'architecture canadienne.

### ANALYSE DE L'IMPORTANCE HISTORIQUE DE LA PERSONNE

John M. Lyle est évalué sous le critère 2 de la Commission des lieux et monuments historiques du Canada, qui stipule qu'une « personne (ou des personnes) peut être désignée d'importance historique nationale si cette personne, individuellement ou en tant que représentante d'un groupe, témoigne d'une contribution remarquable et durable à l'histoire du Canada ».

De plus, il est évalué sous les deux aspects de la ligne directrice particulière 4.6 concernant l'importance d'architectes canadiens :

Pour être considéré comme un sujet d'importance nationale, un architecte ou, le cas échéant, une société d'architectes devra avoir apporté une contribution remarquable et durable à l'histoire

du Canada. On entend par contribution remarquable à l'histoire du Canada :

- 1) une œuvre architecturale créative importante et/ou d'un grand impact, faite à titre de praticien ou de théoricien de l'architecture, et qui s'incarne dans un ensemble de réalisations<sup>14</sup> systématiquement considérées comme exceptionnelles et/ou ;
- 2) une contribution importante et/ou d'un grand impact à la profession et à la discipline architecturales au Canada soit comme éducateur, auteur ou organisateur remarquable, soit à d'autres titres sans rapport direct avec le processus de conception architecturale.

L'œuvre de John M. Lyle est avant tout basée sur une approche stylistique en architecture, mais elle s'accompagne aussi d'un volet plus théorique ayant favorisé de manière importante la promotion et le développement de nouvelles idées en architecture au Canada. Trois thèmes sont développés ici. Nous noterons d'abord que dans sa pratique il a été l'un des architectes les plus influents du mouvement beaux-arts au pays. Ensuite, son œuvre bâtie a participé au développement d'une architecture canadienne. Enfin, il a contribué à la reconnaissance de la profession par ses nombreuses allocutions, ses publications et son implication dans différentes organisations.

### Architecte important du mouvement beaux-arts au Canada

Un aspect important de l'œuvre de John M. Lyle tient au fait qu'il a été l'un de ceux qui ont introduit au Canada un nouveau style d'architecture influencé par les idées du mouvement beaux-arts, découvert lors de sa formation en France et aux États-Unis. Ses idées ont été répandues par ses

constructions, mais aussi par ses articles, ses discours et par ses aménagements dans le domaine de l'urbanisme.

L'architecture beaux-arts se développe en Amérique du Nord au tournant du vingtième siècle. Il s'agit avant tout d'une méthode de composition qui privilégie la symétrie et la monumentalité des plans et des élévations. Le classicisme est préféré, mais d'autres influences stylistiques peuvent aussi être présentes. Une grande place est accordée aux arts graphiques dans la conception, de sorte que la décoration et l'ornementation architecturales puisent dans différentes sources d'inspiration pour évoquer leur sujet, d'où l'appellation d'architecture dite « parlante ». Si les influences sont d'abord purement européennes avec des références aux antiquités grecques et romaines, certains architectes développent par la suite une ornementation plus personnalisée. Tel est le cas de John M. Lyle, dont l'œuvre contribue à diffuser les principes beaux-arts, tant en architecture qu'en urbanisme.

L'engouement pour l'architecture beaux-arts en Amérique du Nord prend d'abord forme aux États-Unis avec les firmes des architectes Richard Morris Hunt et McKim, Mead et White, qui ont été formés à l'École des beaux-arts de Paris<sup>15</sup>. Ces derniers marquent le paysage new-yorkais avec des édifices classiques, auxquels sont appliqués de riches motifs sur les façades à la manière de l'école française. Dans l'objectif de hausser le niveau de spécialisation des architectes américains et de les éduquer à cette forme d'architecture plus érudite, ils créent la Society of Beaux-Arts Architects<sup>16</sup>, pour promouvoir les principes de l'École des beaux-arts de Paris.

Vers la fin du dix-neuvième siècle, l'économie américaine favorise l'apparition de nouvelles formes architecturales. Les villes s'enrichissent par la densification, les

investissements et l'immigration. De nouvelles fortunes personnelles s'établissent et les villes ont besoin de bâtiments dignes de leur statut. Le vent de prospérité souffle encore sur New York au moment où John Lyle y travaille (1896-1905). Pour sa génération, le contexte stylistique métropolitain est idéal. L'approche beaux-arts a déjà remplacé le style roman richardsonien et promet de devenir le principal véhicule d'expression de la prospérité nord-américaine<sup>17</sup>. Parce qu'elle faisait appel à plusieurs styles architecturaux, mais surtout au style classique, et permettait l'intégration de nombreux symboles dans son ornementation, l'architecture monumentale beaux-arts était le courant le plus propice à développer – et à personnaliser – l'identité d'une nation par son architecture.

Après son retour de l'École des beaux-arts de Paris en 1894, John M. Lyle parfait d'abord son apprentissage chez Howard & Caldwell, où Howard donne une place prédominante au côté esthétique plutôt que technique<sup>18</sup>. Il travaille ensuite pour Carrère & Hastings, responsables à cette époque d'un édifice des plus influents pour la métropole : la New York Public Library (1897-1911) (ill. 17). Lyle travaille enfin pour Warren & Wetmore, auteurs du New York Yacht Club<sup>19</sup> (1900) et de la gare Grand Central (1907-1913) (ill. 18), en collaboration avec Reed & Stem<sup>20</sup>.

Le contexte économique favorable au développement de l'architecture qui régnait à New York rejoint peu après le Canada, et c'est sur cette vague que John Lyle y déménage sa pratique. Entre 1896 et 1914, le Canada accroît ses activités économiques de manière importante. La population passe, de 1881 à 1906, de quatre millions huit cent mille habitants à huit millions. Les nouvelles richesses, basées sur les ressources naturelles, laissent entrevoir une continuité économique fort



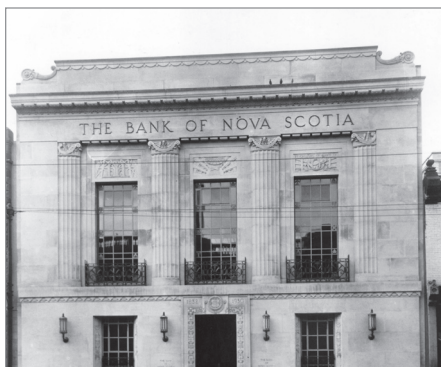
ILL. 10. VUE EXTÉRIEURE, BANQUE DE NOUVELLE-ÉCOSSE, RUE SPARKS, OTTAWA, 1923, JOHN M. LYLE, ARCHITECTE. | NICOLAS MIQUELON, PARCS CANADA, 2009.



ILL. 11. DÉTAILS DE BAS-RELIEFS, BANQUE DE NOUVELLE-ÉCOSSE, RUE SPARKS, OTTAWA, 1923, JOHN M. LYLE, ARCHITECTE. | NICOLAS MIQUELON, PARCS CANADA, 2009.



ILL. 12. BANQUE DOMINION, ANGLE DES RUES YONGE ET GERRARD, TORONTO, 1929, JOHN M. LYLE, ARCHITECTE. | BOB KRAWCZYK, [www.TOBuilt.ca].



ILL. 13. BANQUE DE NOUVELLE-ÉCOSSE À CALGARY, 1929-1930, JOHN M. LYLE, ARCHITECTE. | ARCHIVES DE LA BANQUE DE NOUVELLE-ÉCOSSE.



ILL. 14. SIÈGE SOCIAL DE LA BANQUE DE NOUVELLE-ÉCOSSE, HALIFAX, 1929-1930, JOHN M. LYLE, ARCHITECTE. | NICOLAS MIQUELON, PARCS CANADA, 2008.



ILL. 15. INTÉRIEUR DU SIÈGE SOCIAL DE LA BANQUE DE NOUVELLE-ÉCOSSE, HALIFAX. | ARCHIVES DE LA BANQUE DE NOUVELLE-ÉCOSSE.



ILL. 16. BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE DE TORONTO, RUNNYMEDE BRANCH, 1930, JOHN M. LYLE, ARCHITECTE. | BOB KRAWCZYK, [www.TObuilt.ca].

favorable pour le pays. Sir Wilfrid Laurier déclare d'ailleurs : « Le dix-neuvième siècle fut le siècle des États-Unis ; le vingtième siècle sera celui du Canada<sup>21</sup>. » Pour bâtir son identité architecturale, le Canada ne peut ignorer son voisin et tout ce qui s'y développe depuis quelques décennies. On y adopte alors une attitude favorable à l'emploi de modèles monumentaux qui répondent aux ambitions nationales, en offrant des sentiments de stabilité, d'expansion, de pérennité, de confiance et de puissance.

John Lyle emporte cette expérience et cette idéologie de l'approche beaux-arts avec lui lorsqu'il revient s'établir en Ontario en 1905. À cette époque, il n'y avait qu'une poignée d'architectes au Canada anglais ayant reçu une éducation à l'École des beaux-arts de Paris, et la formation des architectes en place était ancrée dans un système institutionnel britannique, y compris le compagnonnage local. Quand Lyle débute sa pratique au Canada, en 1905, les goûts architecturaux sont en pleine transition entre le style néogothique, encore très présent, et le style beaux-arts, introduit par certains architectes ayant étudié aux États-Unis<sup>22</sup>.

En 1905, l'architecte ouvre son bureau au 14, Leader Lane, à Toronto<sup>23</sup>. Contrairement à d'autres Canadiens qui servent d'agents de liaison pour la supervision de contrats de firmes new-yorkaises, John Lyle préfère travailler à son propre compte<sup>24</sup>. Un an plus tard, il s'attaque déjà à d'importants projets tels que le théâtre Royal Alexandra (ill. 8), le collège Pickering et l'église Central Presbyterian<sup>25</sup>, qui dénotent ses compétences<sup>26</sup>. On trouve d'ailleurs parmi ses clients plusieurs personnages importants : le colonel J.B. McLean, qui allait connaître un grand succès dans l'édition, Sir William Mulock, juge en chef de l'Ontario, Jake Englehart, fondateur de l'Imperial Oil et du Timiskaming and Northern

Ontario Railway, et Duncan Coulson, directeur de la Banque Dominion<sup>27</sup>. Alors que Lyle n'avait qu'un seul dessinateur en 1906, il en a déjà douze en 1912<sup>28</sup>. En 1913, il déménage son studio au 230, rue Bloor West, et l'agrandit en 1919.

John M. Lyle privilégie le style classique, bien qu'il soit à l'aise avec d'autres styles, comme en témoignent ses esquisses pour le concours du Departmental and Justice Buildings d'Ottawa en 1907 ou le projet du Knox College de l'Université de Toronto en 1911, tous deux développés dans un style néogothique, ou encore quelques résidences réalisées dans le style néo-Tudor avec des intérieurs *arts and crafts* avant les années 1920 (ill. 1 et 19). Sa polyvalence lui permet aussi de dessiner différents types de bâtiments, dont des demeures, des gares et des bâtiments industriels, où il met à profit ses aptitudes plus organisationnelles que stylistiques. Après la Première Guerre mondiale, le studio de John M. Lyle voit ses activités diminuer dans la foulée d'un ralentissement économique. Il produit alors les plans de succursales bancaires et de résidences, avant d'avoir de nouvelles commandes plus importantes pendant les années 1920.

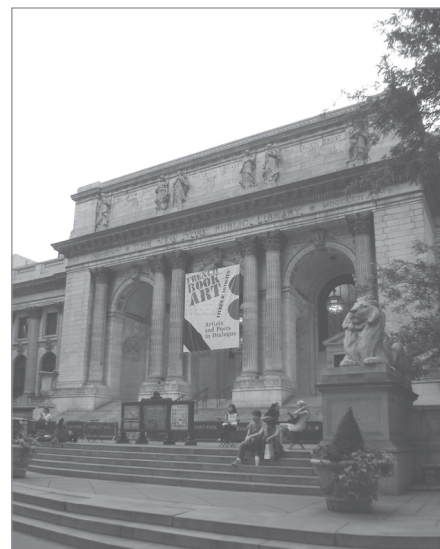
Dans ses œuvres les plus complexes comme les plus simples, John M. Lyle injecte les mêmes principes de base issus de sa formation beaux-arts, lesquels reposent sur des bases classiques simples (lignes et proportions harmonieuses). Au fil des ans, cela conduit lentement son œuvre vers le style classique moderne et parfois vers l'Art déco par la stylisation de l'ornementation. Dans un article publié dans *The American Architect* en 1922, il continue sa croisade pour l'architecture beaux-arts en énumérant certains principes gagnants de l'architecture américaine, applicables tout aussi bien au Canada qu'ailleurs, et qui rejoignent ses propres conceptions de

l'architecture : celle-ci doit être recherchée en ce qui a trait à son inspiration, elle doit aussi être simple et classique, solide, sobre, soigneusement exécutée, en plus de faire bénéficier la ville de sa monumentalité par son emplacement. Plusieurs de ses œuvres témoignent de ses principes beaux-arts. Parmi les plus remarquables, notons l'immeuble Thornton-Smith de Toronto (1922) (ill. 20), où les principes classiques sont résumés à leur plus simple expression et où l'ornementation beaux-arts ne surcharge pas la façade. Les rangées d'arches, les différentes textures et les surfaces nues des murs sont autant d'éléments qui permettent aux proportions et aux jeux de lumière d'être bien mis en évidence. Mentionnons ensuite la Banque de Nouvelle-Écosse d'Ottawa (1923) (ill. 10-11), dernière banque beaux-arts inspirée de sources antiquisantes. Ici, l'architecte affiche clairement son sens des proportions dans la composition. Tantôt il regroupe de façon simple et originale des éléments comme les colonnes pour offrir du volume et favoriser le jeu d'éclairage, tantôt il orne stratégiquement et avec modération les surfaces de détails. Plusieurs commandes monumentales sont proprement axées sur la place qu'elles occupent dans la ville et dans leurs fonctions. La gare Union de Toronto (avec Ross et Macdonald, et H.G. Jones, 1919-1927), pour laquelle Lyle conçoit l'ornementation de la salle des pas perdus (ill. 9), s'affiche ouvertement comme étant la gare principale du Canadien Pacifique, celle devant relier le réseau du chemin de fer à travers la nation<sup>29</sup>. D'autres commandes monumentales témoignent d'un aussi grand souci dans leur conception, comme le démontrent le complexe Departmental and Justice d'Ottawa (1914), la fontaine Gage de Hamilton (1926) (ill. 7) ou certains projets urbains dans le cadre du plan de Toronto<sup>30</sup>.

Puisque l'enseignement beaux-arts est une méthodologie et une approche,

cela lui permet également d'aborder des notions autres que l'architecture. L'exemple le plus marquant de sa polyvalence est son apport à l'urbanisme du début du vingtième siècle, notamment par sa collaboration à l'Institut d'urbanisme du Canada. Ardent défenseur du concept City Beautiful, il s'implique dans le Toronto Civic Improvement Committee (1911) pour la conception du plan de la ville de Toronto. John Lyle réagit contre la normalisation des plans en grille pour les grandes villes et prône ouvertement que ces plans soient conçus par un architecte. Selon lui, un architecte offre une vision plus inclusive de la ville, mettant en valeur l'architecture urbaine et joignant ces bénéfiques esthétiques à l'amélioration de la fonctionnalité. Toujours à partir du concept City Beautiful, il voit l'intérêt d'utiliser différents mécanismes d'urbanisme tels que la création de places et de squares, des avenues diagonales, la préservation de certains aspects naturels du site (par exemple un ravin), et va même jusqu'à réserver des espaces pour un métro. Par des communications orales et écrites, Lyle met en exergue les bénéfiques de cette théorie urbanistique devant le public. En mai 1921, il réitère cette opinion dans l'article « Monumental Architecture and Town Planning » publié dans la revue *Construction*<sup>31</sup>.

C'est dans les années 1920 que le bureau de John M. Lyle connaît la plus grande visibilité, alors que sa production est très fructueuse, que l'architecture beaux-arts est en grande demande et qu'il présente de nombreuses communications sur le sujet de l'architecture. La réputation de son œuvre et de ses positions dépasse les limites du Canada et plusieurs de ses constructions, dont l'édifice Thornton-Smith de Toronto (1922) (ill. 20), sont vantées à l'étranger. En 1925, il est reconnu par ses pairs en devenant membre associé de l'Académie royale des arts du Canada ;



ILL. 17. NEW YORK PUBLIC LIBRARY, NEW YORK, 1897-1911, CARRÈRE & HASTINGS, ARCHITECTES. | NICOLAS MIGUELON, PARCS CANADA, 2006.



ILL. 18. GARE GRAND CENTRAL, NEW YORK, 1907-1913, WARREN & WETMORE/REED & STEM, ARCHITECTES. | NICOLAS MIGUELON, PARCS CANADA, 2006.



ILL. 19. MAISON GEORGE L. ROBINSON, 2, CHEMIN BEAUMONT, TORONTO, 1907, JOHN M. LYLE. | BOB KRAWCZYK, [www.TOBuilt.ca].



ILL. 20. ÉDIFICE THORNTON-SMITH, TORONTO, 1922, JOHN M. LYLE, ARCHITECTE. | BOB KRAWCZYK, [www.TO8uilt.ca].



ILL. 21. LA BIBLIOTHÈQUE RUNNYMEDE A ÉTÉ LE PREMIER BÂTIMENT CHOISI POUR ILLUSTRER UNE SÉRIE DE TIMBRES SUR L'ARCHITECTURE, EN REGARD DE SON STYLE, DE SA RÉGION, DE SA FONCTION ET DE SON ARCHITECTE. | POSTES CANADA.



ILL. 22. EXEMPLE DE BAS-RELIEF DÉCORATIF PERSONNALISÉ; SIÈGE SOCIAL DE LA BANQUE DE NOUVELLE-ÉCOSSE À HALIFAX, 1929-1930, JOHN M. LYLE, ARCHITECTE. | 1932, JOURNAL DE LA RAIC, NO 9, MARS, P. 69.



ILL. 23. EXEMPLE DE BAS-RELIEF DÉCORATIF PERSONNALISÉ; BANQUE DOMINION, AVENUE ROAD À TORONTO, 1930, JOHN M. LYLE, ARCHITECTE. | 1932, JOURNAL DE LA RAIC, NO 9, MARS, P. 68

il en devient membre à part entière l'année suivante<sup>32</sup>. En 1926, la section torontoise de l'association des architectes de l'Ontario lui décerne d'ailleurs la médaille d'or du mérite et, en 1928, le Royal Institute of British Architects en fait un de ses membres associés<sup>33</sup>.

Pendant les années 1930, alors que John M. Lyle est dans la cinquantaine, son bureau est bien en place et un noyau de collaborateurs permet de faire tourner les opérations. Lyle est de moins en moins présent, sinon pour compléter certaines esquisses ou pour conclure des ententes avec les clients et entreprendre les nouveaux contrats. Il meurt en 1945 d'un infarctus. Ses collaborateurs John J. Beck et Arthur Eadie prennent alors la succession de la firme.

En tout, John Lyle et son équipe ont complété une grande diversité de bâtiments, parmi lesquels on compte une impressionnante quantité de banques, plusieurs résidences, des immeubles de bureaux, certains monuments, quelques gares, des structures industrielles et d'autres types de constructions. John Lyle a introduit, puis diffusé grandement le style beaux-arts au Canada grâce à ses réalisations, mais aussi grâce à ses nombreuses publications sur le sujet. Comme l'a écrit Robert Swain, directeur de l'Agnes Etherington Art Centre de l'Université Queen, à Kingston, en 1982, « La façon d'envisager la construction au Canada aurait [...] été différente sans sa présence sur la scène architecturale. Car Lyle ne s'intéressa pas seulement aux bâtiments publics, il fut aussi un prosélyte de l'architecture au Canada<sup>34</sup>. »

### Lyle et son apport au développement d'une architecture canadienne

Alors qu'il se prononce, oralement ou par écrit, sur le sujet de l'architecture

beaux-arts, John M. Lyle se sert de ces mêmes occasions pour suggérer le développement d'une architecture à saveur nationale, une architecture aux formes et à l'ornementation canadiennes. Ce qu'il s'emploie à prêcher, il le met également en pratique dans ses œuvres, notamment dans les banques et dans certains grands bâtiments publics. De plus, il participe à différents groupes de discussions, ainsi qu'à l'élaboration d'expositions sur le concept de la « canadianisation » des arts et de l'architecture.

L'architecture beaux-arts est généralement adoptée au Canada avec un grand enthousiasme auprès des architectes, et plusieurs développent même une certaine forme de nationalisme. Les architectes se voient comme les responsables de la redéfinition architecturale du pays et, pour cette raison, certains d'entre eux vont même réagir au fait que la plupart des grands chantiers retenaient des firmes américaines<sup>35</sup>. Il en va de même pour Lyle. Il croit que le développement d'une architecture beaux-arts est approprié au contexte canadien parce que, tout comme l'architecture américaine, le Canada a connu un passé marqué par des influences classiques britanniques<sup>36</sup>.

John M. Lyle entame sa carrière canadienne avec différents types de commandes. Toutefois, il obtient rapidement de nombreux contrats pour des banques, à l'échelle du pays. Les banques sont une des premières manifestations du développement d'une architecture « canadienne » dans son œuvre. Selon Geoffrey Hunt, spécialiste de l'œuvre de John M. Lyle, l'architecture bancaire développée depuis les débuts de sa carrière représente une forme d'architecture originale et distincte, d'autant plus qu'elle est particulière au contexte canadien<sup>37</sup>. Avant la Première Guerre mondiale, il conçoit des succursales pour la Banque impériale, la Banque



de Toronto, la Banque de Commerce, la Banque Sterling, la Banque d'Ottawa, la Banque métropolitaine et la Banque Dominion. Son bureau réalise plus d'une vingtaine de banques avant 1914, sur un total d'une soixantaine avant la Seconde Guerre mondiale<sup>38</sup>. En raison du nombre de banques conçues sur une longue période, on peut voir facilement l'évolution de sa pratique vers un style plus personnel.

John M. Lyle commence très tôt à adapter sa pratique architecturale au contexte canadien. D'une part, en présentant plusieurs caractéristiques formelles et stylistiques semblables, la typologie stylistique de ces banques vient renforcer le modèle bancaire nord-américain<sup>39</sup>. D'autre part, c'est par les matériaux ou le symbolisme de l'ornementation qu'il vient distinguer les édifices, leur emplacement ou leur client, offrant parfois aux institutions des possibilités d'alléger la composition pour réaliser des économies sur le coût sans nuire au style ou à la monumentalité.

Jusqu'aux années 1920, Lyle emploie les formes lourdes et historicisantes de l'architecture néoclassique avec une ornementation savante. Non seulement il dessine consciemment ces modèles d'après l'idée qu'il se fait de la continuité architecturale développée pour l'architecture monumentale au Canada<sup>40</sup>, mais il laisse aussi cette saveur nationale évoluer au contact des nouvelles sources d'inspirations. Ainsi, la tendance beaux-arts semblait jusqu'aux années 1920 le meilleur véhicule stylistique à ses yeux pour exprimer la monumentalité et les valeurs de prospérité et de permanence propres au contexte national. Le point culminant de cette forme stylistique historicisante dans son œuvre est sans doute la succursale de la Banque de Nouvelle-Écosse de la rue Sparks à Ottawa (1923) (ill. 10-11). Certaines critiques au sujet de l'édifice, dont celle de Jean-Omer Marchand<sup>41</sup>, lui signalent que

la tendance qu'il développe démontre une grande inspiration de l'architecture des dix-huitième et dix-neuvième siècles de l'Angleterre. Ces commentaires ont pour effet principal de porter Lyle à réfléchir sur les formes canadiennes et sur l'image que les architectes se faisaient de l'architecture nationale. Il va même déclarer que cette banque « fut responsable de l'éveil de [s]on grand intérêt pour le nouveau mouvement architectural canadien »<sup>42</sup>.

Après la Première Guerre mondiale et au cours des années 1920, la tendance générale de construire des édifices monumentaux sous l'esthétique du style des beaux-arts diminue progressivement, bien que plusieurs architectes continuent à l'employer. Tout comme Lyle qui simplifie ses compositions, l'ensemble de la pratique architecturale tend vers une plus grande géométrisation et un plus grand dépouillement de l'ornementation. En s'ouvrant au modernisme, l'architecture classique moderne voit également pointer l'Art déco et l'Art nouveau comme alternative possible.

Parce que l'utilisation d'une ornementation de style grec ou romain décroît en popularité, plusieurs architectes utilisent de nouvelles sources d'inspiration pour orner l'enveloppe du bâtiment, allant des influences égyptiennes, mayas et précolombiennes jusqu'aux produits manufacturiers contemporains<sup>43</sup>. Très connu à cette époque aux États-Unis comme au Canada, Louis Sullivan avait déjà utilisé pour le Carson, Pirie, Scott Building de Chicago (1899-1904) des motifs végétaux non historiques afin de renouveler la forme. Pour favoriser ce changement, en 1925, l'Exposition des arts décoratifs et industriels modernes de Paris émet parmi ses critères que « Les immeubles doivent faire preuve d'une inspiration nouvelle et d'une originalité véritable. Les reproductions, imitations et contrefaçons de

styles anciens sont interdites<sup>44</sup>. » Le message qui circulait aux États-Unis au sein de la New York Beaux-Arts Institute for Design (successeur de la Society of Beaux-Arts Architects) était assez semblable : dans un style personnel plutôt que par imitation, se tourner vers de nouvelles influences pour les ornementsations qui, selon elle, étaient toujours de mise en architecture traditionnelle. Lyle se rallie à cette société<sup>45</sup>.

Ainsi, avec l'évolution vers le style classique plus moderne, c'est-à-dire l'emploi de formes plus sobres et plus dépouillées, John Lyle modifie également son approche. Il conserve dans son œuvre l'importance de la représentation allégorique dans la décoration, puisque le symbolisme des éléments décoratifs continue d'évoquer les occupants du bâtiment, l'image qu'ils projettent, leurs aspirations, ou simplement l'utilisation de l'édifice. Ses sources classiques se transforment néanmoins sous le contexte architectural canadien et nord-américain, pour devenir plus « canadiennes ».

L'évolution des sources d'inspiration qu'utilise John M. Lyle passe des antiquités traditionnelles à un style plus personnel au fil des ans. Comme ses premières grandes œuvres le démontrent, ses sources étaient originellement classiques : par exemple, l'intérieur du théâtre Royal Alexandra (Toronto, 1906-1907) avait ses références aux comédies et tragédies antiques. Construite pendant la décennie suivante, la gare Union de Toronto (1914-1921) s'inspirait des thermes de Caracalla, mais Lyle choisit délibérément d'y ajouter des éléments personnalisés : des personnages comme Sir W.C. Van Horne ou lord Strathcona dont les noms sont associés au chemin de fer, de même que des motifs de castors incorporés aux ornementsations métalliques, et le nom de gares d'autres stations majeures du pays

afin de rappeler la connexion entre ces gares et la gare Union. Pour ce qui est des banques, malgré qu'il continue à dessiner des profils traditionnels, John Lyle réussit relativement bien à convaincre ses clients d'adopter les nouvelles tendances ornementales grâce à la bonne relation qu'il entretient avec eux<sup>46</sup>. La Banque de Nouvelle-Écosse à Ottawa (1923), par exemple, voit l'introduction d'éléments plus personnels comme des symboles commerciaux (enclume, balance, haches) et locaux (culture du blé, motifs marins et forestiers).

Par ailleurs, John M. Lyle fait partie d'un petit groupe informel d'architectes qui se regroupe chaque jour à la Diet Kitchen de la rue Bloor à Toronto (connue sous le nom de Diet Kitchen School) pour discuter de différents sujets liés à l'architecture canadienne. En 1927, ils organisent notamment une exposition intitulée « Architecture and the Allied Arts » à l'Art Gallery de Toronto où, pendant deux semaines, vingt-neuf mille visiteurs s'y déplacent<sup>47</sup>. Cette Diet Kitchen School organise l'exposition sur l'architecture et ses arts connexes avec l'objectif de faire connaître ses auteurs, tout en dégageant les dénominateurs communs de cette « canadianisation ». La plateforme vers les thématiques canadiennes est bien connue à ce moment et Lyle, qui fait le discours d'ouverture de l'exposition, représente un pilier des plus importants de cette façon de penser.

La publicité que crée cette exposition pour les formes canadiennes, conjointement avec tous les efforts faits pendant ces nombreuses années par le biais des articles et des conférences sur le sujet d'une architecture propre au pays, aide le milieu à s'ouvrir à l'introduction de motifs nouveaux. Cette tendance de l'architecture fait écho à un fort sens de l'identité nationale en gestation. Sur le plan artistique, le Groupe des Sept<sup>48</sup> (EHN,

1974) prend forme à Toronto et expose en 1920 pour la première fois. Sur le plan politique, William Lyon McKenzie King prend le pouvoir en 1921 pour orienter les efforts du gouvernement fédéral vers une autonomie du pays (plutôt qu'un État de colonie). La fierté et la propagande nationalistes peuvent être démontrées à l'échelle du pays par l'érection de différents monuments, dans lesquels Lyle s'implique : il crée d'ailleurs une arche importante pour le Collège militaire royal de Kingston (1923)<sup>49</sup>, de même que la fontaine Gage à Hamilton (1926) (ill. 7), en plus de voir aux normes de conception de monuments en général<sup>50</sup>.

Avec l'apparition du modernisme et l'intérêt qu'il suscite en architecture, John Lyle décide en 1928 d'effectuer un voyage d'étude en Europe pour se familiariser avec les principes et les exemples de ce nouveau mouvement. Il y voit l'occasion de donner aux principes beaux-arts une application plastique et une personnalisation originale de l'ornementation, toujours afin d'en dégager la saveur nationale. Ce voyage de dix mois crée un moment charnière dans son œuvre, puisqu'il réoriente de manière significative sa conception à son retour. Selon lui, deux avenues s'offrent à l'architecture au Canada : un modernisme basé sur les formes internationales ou un modernisme basé sur les formes canadiennes. Il choisit de se battre pour la seconde option<sup>51</sup>.

Parmi les premières œuvres qu'il dessine à son retour au Canada, notons le projet de la succursale de la bibliothèque Runnymede à Toronto (ill. 16 et 21), conçue en 1928 et construite en 1929. La forme est une interprétation directe de la maison canadienne-française, avec son grand toit en pente, ses proportions et ses murs en pierre des champs. John Lyle y ajoute d'autres détails très « canadiens », comme des totems amérindiens dans le

portail et des motifs inspirés par la flore et la faune du pays. La « canadianisation » de sa pratique se poursuit avec une proposition pour la succursale de la banque Central Canada Savings and Loan à Oshawa (1929), une proposition pour son siège social à Halifax (1929) et le concept d'une tour de bureaux pour cette même banque à Toronto (1929), ainsi que des travaux plus modestes, comme l'ornementation pour des succursales de la Banque Dominion à Toronto (1929) (ill. 12).

Si les principes esthétiques généraux de John M. Lyle restent les mêmes après ce voyage, et que la composition demeure un legs de sa formation aux beaux-arts, c'est l'ornementation qui tend vers le modernisme. Afin de renouveler la forme tout en la liant à l'histoire canadienne, il pouvait envoyer, par exemple, ses employés au Royal Ontario Museum pour étudier les motifs amérindiens qui lui serviraient de modèle pour son ornementation<sup>52</sup>. Plastiquement, l'architecte développe un style géométrique plat dans ses bas-reliefs, se rapprochant beaucoup de la manière de faire de l'Art déco des années 1920-1930. Les thèmes qu'il utilise deviennent aussi de plus en plus nationaux, référant à la faune, à la flore et à certaines thématiques régionales (ill. 22-23). La Banque de Nouvelle-Écosse à Calgary (1929-1930) (ill. 13) et le siège social de la Banque de Nouvelle-Écosse à Halifax (1929-1930)<sup>53</sup> (ill. 14-15) montrent bien cette approche canadienne de l'ornementation. Tous deux dévoilent une forme monumentale assez semblable des banques beaux-arts qu'il pouvait dessiner pendant les années 1920, mais avec des détails dont la ligne, le volume et les sources d'inspiration affichent une grande modernité pour l'époque. Selon l'historienne de l'architecture Nathalie Clerk, « cette 'canadianisation' constitue sans doute l'une des contributions les plus influentes et originales de Lyle au domaine de l'architecture canadienne »<sup>54</sup>.



ILL. 24. BANQUE DE MONTRÉAL, RUE WELLINGTON, OTTAWA, 1930-1934, ERNEST I. BAROTT, ARCHITECTE. | NICOLAS MIQUELON, PARCS CANADA, 2009.



ILL. 25. ANCIENNE ANNEXE AU PALAIS DE JUSTICE DE MONTRÉAL, 1920-1926, AUJOURD'HUI L'ÉDIFICE ERNEST CORMIER, ERNEST CORMIER ET L.A. AMOS ET C.H. SAXE, ARCHITECTES. | flickr.com.

En complément à sa pratique artistique, John Lyle a présenté une douzaine de maquettes pour le concours numismatique du Dominion de 1936. Les pièces de monnaie sculptées par Emmanuel Hahn seraient inspirées des soumissions de Lyle<sup>55</sup>. Ces motifs ont eu un impact immense sur le développement de l'identité canadienne.

Au moment où Lyle développe ces nouvelles formes, la récession éclate (1931) et paralyse bientôt l'économie. Les possibilités de continuer la création d'une architecture monumentale s'estompent peu à peu pour le bureau de Lyle, les commandes diminuant considérablement et les clients se tournant progressivement vers une architecture plus abordable, et bientôt plus moderne.

### John M. Lyle et son apport à la profession

Si John M. Lyle se prononce haut et fort pour le développement d'une architecture nationale pendant toute sa carrière, il le fait toutefois jusqu'aux environs de la

Première Guerre mondiale avec l'objectif premier de mettre en relief la compétence de l'architecte canadien et de rehausser son statut<sup>56</sup>. En ce sens, Lyle a contribué de manière importante à la reconnaissance de la profession.

John Lyle écrit beaucoup pendant sa carrière. En 1916, par exemple, il publie dans la revue *Construction* l'article «The Status of the Architect», où il fait des suggestions pour normaliser la profession d'architecte. À l'image de ce qui se fait aux États-Unis, et toujours dans le but d'améliorer la profession, Lyle, déjà une figure de proue du nationalisme de son époque, prône que la normalisation soit faite par des Canadiens, selon les besoins nationaux, plutôt que selon les standards internationaux. Ses recommandations pour la régularisation de la profession sont d'autant plus motivées que les architectes canadiens doivent, selon lui, trouver des moyens pour contrer «l'invasion américaine»<sup>57</sup>. Il est d'avis que cette normalisation et l'établissement du statut de l'architecte passent obligatoirement par le développement d'une expertise canadienne.

Il est membre actif de plusieurs organisations, ce qui lui vaut une grande visibilité pour promouvoir ses idées. Nous avons mentionné plus tôt le Toronto Civic Improvement Committee, pour lequel il sert de concepteur et de conseiller en matière de planification urbanistique de la ville de Toronto. Pendant les années précédant la Première Guerre mondiale, il devient également membre de la Society of Beaux-Arts Architects de New York. Vers la fin du dix-neuvième siècle, cette société cherche à hausser le statut de l'architecte en exigeant par différents moyens que les architectes nord-américains reçoivent une solide formation architecturale, bien encadrée<sup>58</sup>. Par ces exigences, la société représente une voix considérable pour la reconnaissance des architectes. Elle représente un canal important des beaux-arts en Amérique du Nord au tournant du vingtième siècle, au moment où le Canada cherche à développer son image par le biais d'une architecture monumentale. Simultanément, s'inspirant de cette Society of Beaux-Arts Architects, John Lyle devient un acteur notable pour la voix de la profession au



ILL. 26. MONTREAL ART ASSOCIATION GALLERY, 1911, AUJOURD'HUI LE MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL, EDWARD ET W.S. MAXWELL, ARCHITECTES. | STÉPHANE BATIGNE, [www.wikipedia.org].



ILL. 27. BANQUE MÉTROPOLITAINE, 440, RUE COLLEGE, TORONTO, 1913, DARLING ET PEARSON, ARCHITECTES. | BOB KRAWCZYK, [www.TOBuilt.ca].

Canada. Non seulement il écrit plusieurs articles dans les périodiques canadiens en citant la société américaine, mais inversement il rédige également des articles professionnels en tant qu'architecte canadien pour des revues aux États-Unis. Il serait d'ailleurs le seul auteur canadien publié dans l'important périodique américain *The New York Architect*<sup>59</sup>.

En plus de chercher à valoriser le travail des architectes auprès du public, John Lyle propose d'autres idées proactives pour mettre en valeur la profession. C'est ainsi qu'il recommande la « création d'une chaire d'architecture dans toutes les universités canadiennes, la planification des villes par des architectes et non des ingénieurs, la tenue de conférences destinées à stimuler l'intérêt public quant à l'étude de l'architecture en tant que l'un des Beaux-Arts »<sup>60</sup>. Il encourage par ailleurs la tenue d'expositions et la publication de revues, tout en insistant sur les concours architecturaux, allant même jusqu'à faire des suggestions pour les améliorer. Enfin, il émet beaucoup d'autres commentaires sur des notions comme la nécessité de

généraliser l'arpentage ou l'importance d'une grande qualité d'exécution dans les dessins architecturaux, dont les détails grandeur nature.

Par son idéologie, John Lyle s'inscrit dans une longue tradition en ce qui a trait à l'importance de l'architecture parmi les arts<sup>61</sup>. À son tour, il donne une grande place à son positionnement. Tout au long de sa carrière canadienne, il mentionne cette importance, dans ses allocutions comme dans ses articles. Pour lui, l'architecture doit occuper le premier rang des arts non seulement par sa pure monumentalité et ses principes de construction « matériels », mais véritablement parce que c'est un art qui en englobe d'autres<sup>62</sup>. À cet effet, ses dessins et ses plans témoignent d'une véritable maîtrise des arts graphiques, de la forme sculpturale et des détails ornementaux.

Comme nous l'avons vu dans les sections précédentes, Lyle a acquis cette sensibilité pour les arts et l'architecture auprès de différents maîtres, s'ouvrant tout au long de sa carrière à d'autres approches et à

d'autres sources d'inspiration. C'est toutefois sur l'École des beaux-arts de Paris et la Society of Beaux-Arts Architects de New York que se fonde son profond engagement pour sa profession. De la même façon, il s'efforcera tout au long de sa carrière de retransmettre cet héritage à son entourage, par la voix de discours, d'articles, de groupes de discussions informelles et d'ateliers d'apprentissage.

John M. Lyle met en pratique la transmission de son savoir d'une manière similaire à celle apprise à l'École des beaux-arts. À ses yeux, l'enseignement occupe une place privilégiée pour la reconnaissance du caractère professionnel de l'architecte – la qualité de la formation déterminant la qualité de l'élève. En 1909, il fait un pas de plus dans sa dévotion pour la cause de l'architecture au Canada. Cette année-là, il ouvre un atelier à l'angle des rues Yonge et Yorkville à Toronto, afin d'offrir des cours de perfectionnement à une trentaine d'étudiants. Les grandes lignes de cet enseignement pratique portent alors sur des principes esthétiques et des techniques de construction. Lyle conseille et

supervise les étudiants, critiquant leur travail tout comme il leur enseigne cette critique héritée des beaux-arts<sup>63</sup>. D'une part, le principe général de l'atelier s'appuie sur une suite de concours<sup>64</sup>, à l'image de l'École des beaux-arts de Paris, et, d'autre part, les thèmes proposés pour ces exercices sont directement basés sur ceux qui circulent au sein de la Society of Beaux-Arts Architects.

L'enseignement de l'architecture au Canada a été lent à mettre sur pied. Le premier programme complet en architecture voit le jour en 1896 à l'Université McGill de Montréal, alors que les formations similaires offertes en Ontario étaient rattachées à d'autres disciplines<sup>65</sup>. L'Université de Toronto offre un programme d'architecture par le biais d'un baccalauréat en sciences appliquées, mais l'École d'architecture ne voit le jour qu'en 1934, et ce, au sein de la Faculté de génie et de sciences appliquées (section indépendante de l'Université de Toronto jusqu'en 1948)<sup>66</sup>. Un Architectural Club est toutefois organisé en 1911 à l'Université de Toronto. John M. Lyle en est nommé président honoraire en 1913, ce qui lui permet d'élargir son cercle de discussion et d'enseignement. Pendant la Première Guerre mondiale, il enseigne quelques cours de conception à l'université et profite de l'occasion pour faire des expositions et inviter des conférenciers issus des milieux architectural et artistique<sup>67</sup>.

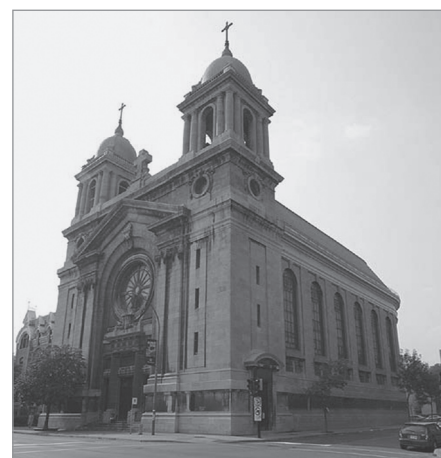
Pour ses contemporains, John Lyle a été remarquable en raison de son nationalisme, qui s'est exprimé par ses œuvres, ses écrits et ses allocutions. Pour la postérité, il aura été un maître d'œuvre important de l'organisation de la profession et un enseignant marquant. En plus de tenir un atelier d'apprentissage pendant longtemps<sup>68</sup>, de collaborer activement et de différentes manières avec l'Université de Toronto, son bureau – composé d'un

noyau permanent de quelques employés seulement – avait pour méthode habituelle d'embaucher des étudiants ou d'emprunter des employés à d'autres compagnies, ce qui avait pour effet d'accroître un roulement régulier et successif de nombreux architectes entre ses murs. Geoffrey Hunt, dans le cadre du catalogue d'une exposition préparée sur John M. Lyle en 1982, énumère plusieurs architectes qui ont bénéficié d'un apprentissage avec cet architecte: Alvan Sherlock Mathers de Mathers et Haldenby; James Craig de Craig et Madil; Arthur Watson et Isadore Feldman de Hynes Feldman et Watson; Harland Steele de Page et Steele; Harry P. Smith de Smith, Mill et Ross; T.C. Pomphrey; W.L. Somerville; D.E. Kertland; Wilfred Whaley; James H. Haffa; Jack Ryrie; Bert Langley; Gordon Secord; Harold Greensides; William Ing et F.A. Abrey<sup>69</sup>. Par ailleurs, l'architecture et l'ornementation telles que développées par Lyle semblent avoir eu une influence sur différents architectes contemporains<sup>70</sup>, comme en témoignent le North American Life Building de Toronto (Marani et Lawson, v. 1932), le magasin Eaton de la rue College à Toronto (Ross et Macdonald, v. 1931) ou la Banque de Montréal, rue Wellington à Ottawa (Ernest I. Barott, 1930-1934) (ill. 24).

En somme, l'héritage de John M. Lyle est des plus impressionnants. La quantité et la qualité de ses œuvres, de ses articles, de ses discours et de toutes ses activités connexes font de sa carrière un moment fort en architecture du début du vingtième siècle au Canada. Il a non seulement joué un rôle important dans l'introduction du style beaux-arts et sa diffusion au Canada, mais il a également développé un style personnel en s'inspirant de sources canadiennes. Enfin, par son bureau, son atelier et ses enseignements, il a contribué grandement à l'organisation et à la reconnaissance de la



ILL. 28. BANQUE CANADIENNE DE COMMERCE, WATSON, SASKATCHEWAN, 1906, DARLING ET PEARSON, ARCHITECTES, LHN, 1976. | PARCS CANADA.



ILL. 29. ANCIENNE ÉGLISE SAINTE-CUNÉGONDE, MONTRÉAL, 1905-1906, AUJOURD'HUI SAINTS-MARTYRS-CORÉENS, JEAN-OMER MARCHAND ET SAMUEL STEVENS HASKELL, ARCHITECTES. | CONSEIL DU PATRIMOINE RELIGIEUX DU QUÉBEC, SITE WEB INVENTAIRE DES LIEUX DE CULTE DU QUÉBEC, [www.lieuxdeculte.qc.ca].



ILL. 30. INTÉRIEUR DE L'ANCIENNE ÉGLISE SAINTE-CUNÉGONDE. | CONSEIL DU PATRIMOINE RELIGIEUX DU QUÉBEC, SITE WEB INVENTAIRE DES LIEUX DE CULTE DU QUÉBEC, [www.lieuxdeculte.qc.ca].

profession d'architecte au Canada. Selon Geoffrey Hunt, l'incidence de John M. Lyle sur le milieu architectural canadien fut si grande qu'on pourrait la comparer à celle des firmes Richardson, Hunt, ou McKim, Mead et White aux États-Unis<sup>71</sup>.

## CONTEXTE COMPARATIF

John M. Lyle sera comparé à un petit groupe d'architectes qui lui sont contemporains et qui – malgré le développement différent de leur cheminement respectif – présentent certaines caractéristiques communes à sa carrière. Ces derniers ont reçu une formation à l'étranger, certains d'entre eux à l'École des beaux-arts de Paris. La plupart ont contribué à développer une nouvelle approche architecturale issue du classicisme. De même, quelques-uns ont diffusé leurs idées sur la scène canadienne par de l'enseignement, par des publications ou par des conférences. Ces architectes sont Ernest Cormier, Edward et William S. Maxwell, Frank Darling et John Andrew Pearson, Jean-Omer Marchand et Percy Erskine Nobbs. Tous, sauf J.-O. Marchand, figurent dans le document *Guidelines for Evaluating Canadian Architects of Potential National Historic Significance*. Ce rapport suggère une liste de vingt-deux candidats principaux, parmi lesquels se trouvent John M. Lyle, Ernest Cormier, Edward et William S. Maxwell et Percy Erskine Nobbs, et une liste de vingt-trois candidats secondaires, où se situe la firme de Darling et Pearson. Les architectes et les théoriciens qui y sont mentionnés sont tous de très haut calibre, et ceux retenus pour fins de comparaison peuvent être rapprochés de Lyle pour leur période de production, leur style architectural ou un aspect spécifique de leur carrière, en fonction de la ligne directrice particulière 4.6 (portant sur l'évaluation de l'importance d'architectes canadiens).

### Ernest Cormier (1885-1980)

Parmi les architectes dont l'œuvre créatrice peut être considérée comme exceptionnelle, Ernest Cormier est probablement celui qui est le plus près de John Lyle. Ayant étudié à l'École des beaux-arts de Paris de 1909 à 1914, il rentre à Montréal en 1918 après s'être perfectionné à Rome et avoir travaillé en France. Il travaille un court temps en collaboration avec J.-O. Marchand, pour construire notamment l'École des beaux-arts de Montréal (1922-1923). De même, en collaboration avec L.A. Amos et C.H. Saxe, il réalise l'Annexe au Palais de justice de Montréal (1920-1926) (ill. 25). Ces deux édifices monumentaux peuvent être considérés comme des œuvres remarquables dans le style beaux-arts. Tout comme John M. Lyle qui se sensibilise aux nouveaux courants stylistiques et modifie sa pratique, Cormier touche à partir de la fin des années 1920 à deux nouvelles approches: le classicisme moderne et l'Art déco. Pour le premier des deux styles, il produit notamment en 1938 le nouvel édifice de la Cour suprême du Canada à Ottawa et, pour le second, il réalise l'Université de Montréal à partir de 1925. Malgré le décalage de génération, Ernest Cormier insiste dans toutes ses conceptions pour utiliser des principes beaux-arts, tout comme Lyle<sup>72</sup>. Tous deux sont considérés comme des leaders de l'architecture classique, ayant développé l'un et l'autre une tendance personnelle fort influente dans l'histoire de l'architecture canadienne.

### Edward et William S. Maxwell (1902-1923)

Parmi les firmes d'architectes ayant eu une influence majeure au Canada par leur architecture d'inspiration classique, les frères Maxwell sont un autre exemple exceptionnel. William Sutherland Maxwell (1874-1925), qui étudie à l'École des beaux-arts de Paris vers 1893-1896<sup>73</sup>, s'associe à son frère Edward Maxwell (1867-1923) en

1902, à Montréal. Les premières années de leur production affichent clairement l'influence de William, dessinateur principal de la firme<sup>74</sup>. Ils conçoivent selon les principes beaux-arts et la qualité de leurs compositions et de l'ornementation qui s'y greffe a tôt fait de les faire se démarquer de la scène architecturale. À titre d'exemples, notons la succursale de la Banque Royale à Westmount (1903), la gare du Canadien Pacifique à Winnipeg (1904) (LHN, 1982), l'édifice de l'Assemblée législative de Saskatchewan (1907-1912) (LHN, 2005) et la Montreal Art Association Gallery (1911, devenue le Musée des beaux-arts de Montréal) (ill. 26). Un de leurs grands mérites est d'avoir été à l'avant-garde de leurs contemporains en développant, pendant les années 1910 et 1920, une approche stylistique tournée vers une plus grande simplification des formes.

### Darling et Pearson (1893-1923)

La firme de Frank Darling et John Andrew Pearson, de Toronto, est très présente sur la scène architecturale au début du vingtième siècle. Non seulement elle produit de nombreux édifices dans le style beaux-arts, mais elle entre parfois directement en compétition avec le studio de John M. Lyle pour certaines commandes<sup>75</sup>. J.A. Pearson a reçu sa formation en Angleterre, avant d'intégrer les rangs de Darling et Sproatt (de Sproatt et Rolph, une autre firme beaux-arts importante à Toronto), qui ne tarde pas à devenir Darling et Pearson en 1893. Parce qu'ils construisent dans le style de l'École des beaux-arts, leur présence à Toronto avant d'autres architectes beaux-arts comme Lyle les avantage pour l'obtention de contrats<sup>76</sup>. Au cours de leur carrière prolifique, ils se spécialisent d'ailleurs dans les commandes de banques et d'immeubles de bureaux. Tout comme Lyle, ils ont réalisé beaucoup d'œuvres d'un bout à l'autre du pays, comme en témoignent la Banque métropolitaine de Toronto (1913) (ill. 27), ou les modèles de

banques préfabriquées conçus pour cette même institution financière et implantés dans les Prairies (ill. 28) et en Colombie-Britannique entre 1906 et 1910<sup>77</sup>.

### **Jean-Omer Marchand (1873-1936)**<sup>78</sup>

Jean-Omer Marchand fait aussi partie de ce petit groupe d'architectes qui ont étudié à l'École des beaux-arts de Paris. Lui et John M. Lyle sont d'ailleurs les deux premiers étudiants canadiens admis au programme d'architecture. À l'étranger pendant neuf ans, c'est à Paris qu'il se lie d'amitié avec Lyle de 1892 à 1894. Il revient en 1902 à Montréal pour y entreprendre une carrière prolifique basée sur la pratique, accompagnée également de publications dans les journaux et les revues. Au fil des années, il conclut différents partenariats avec d'autres architectes, mais sa pratique demeure toujours fidèle aux principes beaux-arts. Parmi ses collaborations, notons la conception de l'église Sainte-Cunégonde de Montréal (1904-1906) (ill. 29-30) avec Samuel Stevens Haskell, la prison de Bordeaux (1905) avec R.A. Brassard, l'église Saint-Pierre-Claver (1915) avec Joseph Venne et l'École des beaux-arts de Montréal (1922-1923) avec Ernest Cormier. Si toutes ces œuvres affichent un haut calibre architectural et une monumentalité propre à sa formation, Marchand n'a pas construit autant de banques et de résidences que Lyle. Par contre, il a produit beaucoup d'architecture institutionnelle et publique, où il démontre une maîtrise du style beaux-arts et, plus tard, du style Art déco. On le considère comme le principal architecte canadien-français de son époque grâce à la visibilité de ses œuvres<sup>79</sup>.

### **Percy Erskine Nobbs (1875-1964)**

Percy Erskine Nobbs, en raison de l'importance de son rôle de théoricien et d'éducateur, est le seul architecte qui peut être considéré comme étant comparable à John M. Lyle sous l'aspect 2 de

la ligne directrice particulière 4.6 (soit comme éducateur, auteur ou organisateur remarquable). Nobbs a construit plusieurs édifices, mais son apport à l'architecture canadienne est principalement axé sur la théorisation, l'éducation et la transmission du savoir. Son grand apport à l'architecture canadienne est qu'il a su adapter « les principes du mouvement anglais Arts and Crafts à un nouveau pays et à un contexte universitaire »<sup>80</sup>. En 1903, il devient professeur et directeur de la Chaire d'architecture de l'Université McGill, à Montréal. Sa formation européenne (Édimbourg, puis Londres) lui donne une expérience et des connaissances stylistiques plus grandes qu'une majorité de ses pairs. Dès son arrivée au Canada, il préconise l'étude de l'architecture vernaculaire du pays<sup>81</sup>. Percy Nobbs croit qu'une méthode moderne de pratiquer l'architecture est de puiser à même les sources canadiennes. Lyle et Nobbs deviennent, dans leur milieu respectif, la voix de la nationalisation de l'architecture<sup>82</sup>. L'architecte de Montréal tend à se pencher sur l'étude de l'architecture vernaculaire canadienne, tandis que Lyle, de son côté, demeure plus à l'aise dans le monumental, en développant une forme stylisée plus près de l'Art déco ou de l'architecture classique moderne. Percy Nobbs agit également à titre de conseiller important pour divers plans d'urbanisme de la Ville de Montréal et s'implique dans l'aménagement de divers campus, dont ceux de l'Université McGill et de l'Université d'Alberta. Son enseignement, ses discours et ses publications, dans le domaine de l'architecture et de l'urbanisme, en auront fait un personnage de premier plan pour sa profession<sup>83</sup>.

Comme John M. Lyle, Ernest Cormier, Edward et William S. Maxwell, Frank Darling et John Andrew Pearson, Jean-Omer Marchand et Percy E. Nobbs ont tous été très actifs sur la scène canadienne par leur œuvre architecturale ou

par la diffusion de leurs idées. De plus, ils partagent avec lui leur formation à l'étranger, ainsi qu'une production de bâtiments de grande qualité inspirée par cette formation. Par contre, John Lyle se distingue d'eux de deux façons: par son œuvre et par la transmission des idées. Sur le plan de sa production architecturale, si on le considère comme un architecte des plus influents en architecture de style beaux-arts, c'est son approche personnelle qui le fait se démarquer des autres praticiens. Les formes classiques de plus en plus dépouillées que Lyle développe, que l'on peut rapprocher de Cormier, des Maxwell ou de Marchand, adoptent au fil de sa pratique une ornementation originale, tournée vers des sources d'inspiration nationales. Cette architecture dite canadienne est accompagnée chez Lyle de nombreux écrits, discours et enseignements, qui supportent ses positions et diffusent ses théories. Au sujet de la transmission de ses idées et de son enseignement, il se distingue aussi de ses semblables. Contrairement à Nobbs qui présente ses cours magistraux dans un cadre universitaire, Lyle utilise plutôt le principe de l'atelier, à l'image de l'École des beaux-arts de Paris. De même, si Nobbs contribue au domaine de l'urbanisme par ses concepts de la cité-jardin, Lyle est plutôt tourné vers les principes du mouvement City Beautiful.

### **IMPORTANCE HISTORIQUE EN RÉSUMÉ**

John M. Lyle est un personnage d'importance historique pour les raisons suivantes:

- il est l'un des principaux architectes canadiens de son époque à avoir contribué à la diffusion du style beaux-arts au pays, tant comme théoricien de l'architecture que par la qualité et le nombre de ses œuvres, dont ses banques ;

- il a grandement participé au développement d'une pratique canadienne en architecture par son approche personnelle, tant sur le plan de la conception des bâtiments que de leur ornementation. En incorporant divers motifs d'inspiration canadienne à ses constructions, il a contribué à donner un caractère national à son œuvre ;
- il a été une figure clé pour la profession architecturale. Ses idées, diffusées notamment par le biais de conférences, de publications, d'expositions et d'ateliers, auront aidé à la reconnaissance de la profession et contribué à la formation comme au perfectionnement des nouvelles générations d'architectes.

## NOTES

1. Le présent rapport de recherche s'appuie sur plusieurs articles et références biographiques, dont deux sources en particulier: Hunt, Geoffrey, 1982, *John M. Lyle: Toward a Canadian Architecture / Créer une architecture canadienne*, Kingston, Agnes Etherington Art Centre, Queen's University, p. 20 ; et McArthur, Glenn, 2006, « The Architecture of John M. Lyle, 1872-1945: A Progressive Traditionalist », ébauche de publication (ce livre a été publié par Coach House Books en 2009). L'auteur tient particulièrement à remercier M. McArthur de la générosité de sa collaboration et pour la somme d'informations fournies.
2. Deux autres architectes, Percy Erskine Nobbs et George Browne, ont été évalués au même moment.
3. Johnson, Dana et Nathalie Clerk, 1982, *John M. Lyle*, Commission des lieux et monuments historiques du Canada, rapport au feuilleton 1982-18.
4. Commission des lieux et monuments historiques du Canada, procès-verbal, juin 1982.
5. Fulton, Gordon et Andrew Waldron, 2003, *Guidelines for Evaluating Canadian Architects of Potential National Historic Significance*, Commission des lieux et monuments historiques du Canada, rapport au feuilleton 2003-35.
6. Trois de ses frères ont œuvré dans des professions libérales: deux étaient médecins et un avocat ; deux d'entre eux ont exercé leur profession aux États-Unis, à New York. (McArthur, *op. cit.*)
7. *Ibid.*
8. Pendant cette période, il devient membre de la Society of Beaux-Arts Architects.
9. Le design de la gare Union est principalement attribué à la firme Ross et Macdonald, à laquelle Lyle était associé comme architecte de Toronto. Si le plan semble principalement l'apport de Ross et Macdonald, Lyle a plutôt laissé sa trace dans la grande salle des pas perdus.
10. Ce jardin a été décrit comme « *unique in North America... Undoubtedly it is the foremost modern garden achievement in America, and ranks with the finest gardens of the world* ». (1936, « A Garden Unique in North America », *Canadian Homes and Gardens*, vol. 13, n° 10-11, p. 30-33. Tiré de Johnson et Clerk, *op. cit.*)
11. « Le mouvement City Beautiful, actif au Canada de 1893 à 1930, favorise la promotion planifiée d'une beauté urbaine au moyen de l'harmonie architecturale, de l'uniformité de la conception et de la variété visuelle. » (von Baeyer, Edwinna, « Mouvement City Beautiful », *L'Encyclopédie canadienne*, [www.thecanadianencyclopedia.com], consulté le 12 septembre 2006.)
12. En 1909, Lyle est très impliqué dans le Toronto City Plan, qui combine le mouvement City Beautiful à l'architecture beaux-arts.
13. Il était membre actif de l'Ontario Association of Architects (qui lui a remis une médaille d'honneur en or en 1926) ; il a été élu compagnon du Royal Institute of British Architects en 1928 ; il a été deux fois décoré par le gouvernement français pour ses travaux architecturaux en période de guerre, en plus d'être l'un des rares architectes canadiens à être élu à la Royal Canadian Academy et de servir de président à l'Art Gallery of Toronto (aujourd'hui l'Art Gallery of Ontario), de 1941 à 1944. En 1945, peu avant sa mort, l'Université de Toronto lui a décerné un certificat honorifique pour ses activités.
14. Lorsque le renom d'un architecte tient à une seule réalisation d'exception (ou à un petit nombre seulement de telles réalisations), c'est l'importance nationale éventuelle de cette réalisation (ou de ces quelques réalisations) qu'il faudra évaluer plutôt que celle de l'architecte lui-même.
15. Fleming, John, Hugh Honour et Nikolaus Pevsner, [4<sup>e</sup> éd.] 1991, *The Penguin Dictionary of Architecture*, Hammonds Worth (Eng.), Penguin Books, p. 37 (sous « Beaux Arts Style »). Beaucoup d'autres éminents architectes américains – bien connus de Lyle – y avaient étudié dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle, dont H.H. Richardson, Louis Sullivan et Charles McKim. Aller étudier au cœur même de la vieille Europe, à l'École des beaux-arts de Paris, représentait le summum à l'époque pour la formation d'un architecte.
16. Incorporée en 1894, la Society of Beaux-Arts Architects promeut le mouvement architectural issu de l'École des beaux-arts, cherche à hausser le statut des architectes aux États-Unis et collabore à différents programmes, tel le prix de Paris mis sur pied pour encourager les étudiants à parfaire leurs études dans la métropole française.
17. La très influente Exposition universelle de 1893, à Chicago, est d'ailleurs conçue dans le style beaux-arts par les firmes d'architectes numéro un de l'époque. (Maitland, Leslie, Jacqueline Hucker et Shannon Ricketts, 1992, *A Guide to Canadian Architectural Styles*, Peterborough, Broadview Press, p. 111.)
18. Howard était le principal concepteur de la firme, tandis que Cauldwell était plutôt responsable des travaux de génie. (Hunt, p. 20.)
19. Le New York Yacht Club est considéré comme « l'un des immeubles de style Beaux-Arts les plus plastiques et les plus flamboyants aux États-Unis ». (*Id.*, p. 22.)
20. Il est à noter que la gare Grand Central de New York eut une influence majeure sur la gare Union de Toronto, à laquelle John M. Lyle collabore plus tard.
21. Hunt, p. 24.
22. Boddy, Trevor, 1981, « Regionalism, Nationalism and Modernism: The Ideology of Decoration in the Work of John M. Lyle », *Trace*, vol. 1, n° 1, p. 10.
23. McArthur, *op. cit.*
24. Hunt, p. 26.
25. Son père, qui y était pasteur, lui servit de contact pour la reconstruction.
26. La revue *Construction* décrit le théâtre Royal Alexandra comme « *one of the most praiseworthy theatres from an architectural standpoint on the continent of America* ». (1907, « Royal Alexandra Theatre », *Construction*, vol. 1, novembre, p. 37. Tiré de Johnson et Clerk, *op. cit.*)



27. Hunt, p. 27.
28. *Id.*, p. 36.
29. Boddy, p. 11.
30. Parmi ces projets, notons un groupe d'édifices que Lyle voulait ériger en 1914 au bout de l'avenue Federal où se trouve maintenant le Nathan Philips Square.
31. 1921, « Monumental Architecture and Town Planning », *Construction*, mai. (Tiré de Hunt, p. 32.)
32. Cinq autres architectes reçoivent le même privilège en 1926: Ernest Cormier, Hugh G. Jones, Jean-Omer Marchand, J. Melville Miller et Hugh Vallance.
33. Lyle était le cinquième à recevoir cette reconnaissance parmi les architectes ontariens. (Hunt, p. 43.)
34. Hunt, p. 6.
35. Les architectes américains étaient souvent employés au Canada parce qu'ils avaient les moyens et l'expérience, et surtout la renommée, pour entreprendre les nouveaux grands chantiers canadiens. (*Id.*, p. 25-26.)
36. *Id.*, p. 20-21.
37. *Id.*, p. 28.
38. Ces chiffres ne tiennent compte que des conceptions réalisées, en omettant les modifications et les propositions. Comparativement, la seconde typologie en quantité serait les résidences, avec une quinzaine d'exemples produits avant la Première Guerre mondiale, sur un total de plus de vingt-cinq avant la Seconde Guerre mondiale. (Information compilée par Glenn McArthur, *op. cit.*)
39. Les formes des banques suivaient le modèle classique: une base dans le registre inférieur de la composition, des pilastres s'élevant en façade et une corniche (et parfois une balustrade) terminant les édifices. Les intérieurs, quant à eux, étaient dégagés et spacieux.
40. Pour ce qui est des architectes antérieurs ayant développé une architecture selon les principes classiques, notons William Thomas (1800-1860) (PHN, 1974) ou George Browne (1811-1885).
41. J.-O. Marchand, à la demande de John M. Lyle sur ses impressions, lui répond que la banque « a un goût anglais ». (Boddy, p. 12.)
42. Hunt, p. 46.
43. Aux États-Unis, par exemple, le Chrysler Building de New York présentait des motifs évoquant l'automobile (William Van Alen, architecte, 1927).
44. Hunt, p. 43-44.
45. Hamilton, Robert D., Megan J. Hobson et Sharon L. Vattay, 1994, *A Catalogue of the John M. Lyle Collection of Architectural Books*, Hamilton, Heritage Hamilton Foundation, p. 4.
46. Lyle est d'ailleurs considéré comme « one of the foremost designer of small banks in this country ». (1931, « Dominion Bank (Yonge and Gerrard Street Branch) Toronto », *Construction*, vol. 34, n° 2, p. 47. Tiré de Johnson et Clerk, *op. cit.*)
47. Cette exposition représentait alors le plus grand succès que la galerie ait connu.
48. Lyle connaît certains d'entre eux, particulièrement Lawren Harris (PHN, 1970) et A.Y. Jackson (PHN, 1974). Le parallèle entre les pratiques de l'architecte et des artistes est toutefois de nature plus formelle qu'idéologique, Lyle étant déjà très actif sur le sujet de la canadianisation avant leur organisation.
49. Le critique Eric Arthur la décrit d'ailleurs comme l'œuvre la plus réussie de Lyle. (Arthur, Eric, 1926, « Toronto O.A.A. Architectural Exhibition », *Journal of the Royal Architectural Institute of Canada*, vol. 3, p. 52. Tiré de Johnson et Clerk, *op. cit.*)
50. John M. Lyle participe d'ailleurs à un comité consultatif du monument de guerre Welland-Crowland (1934-1937), œuvre d'Elizabeth Wynn Wood.
51. Lyle, John M., 1929, « Address by John M. Lyle, 22 February 1929 at the Art Gallery of Toronto », *Journal of the Royal Architectural Institute of Canada*, avril, p. 135-136, 163. (Tiré de Geoffrey Simmins, rééd. 1992, *Documents in Canadian Architecture*, Peterborough, Broadview Press, p. 148-160.)
52. Lyle, John M., 1931, « Canadian Ornament Goes Native », *American Architect*, décembre. (Tiré de Hunt, p. 57.)
53. Le siège social de la Banque de Nouvelle-Écosse à Halifax, par exemple, utilise plus de quarante motifs différents pour exprimer ces thématiques dans son intérieur. (Johnson et Clerk, *op. cit.*)
54. *Ibid.*
55. Hunt, p. 58-60.
56. Tel que décrit plus tôt, son discours sur le développement d'une architecture nationale se distingue ensuite de son propos sur le rôle de l'architecte.
57. Lyle, John M., 1916, « The Status of the Canadian Architect », *Construction*, vol. 9, août, p. 271. (Tiré de Hunt, p. 37.)
58. Son message et son activité ont été suivis par le congrès de l'American Institute of Architects, en 1900, où un règlement a été adopté au sujet de l'obligation des nouveaux candidats à l'adhésion d'obtenir « un diplôme d'une école reconnue ou avoir été reçu à des examens spéciaux ». En écho à ces mesures, des exigences du même type ont été mises en pratique par l'Architectural Eighteen Club et l'association des architectes de l'Ontario, bien qu'il faille attendre en 1931 avant que ces informations ne figurent dans le registre provincial.
59. En 1932, un article a même été publié sur la contribution de Lyle à la profession dans la revue britannique *Architectural Review*. On y mentionnait que « les études de Monsieur Lyle ont eu pour résultat la création non seulement de nouveaux types de conception, mais encore ont-ils un caractère essentiellement national ». (1932, *Architectural Review*, janvier, p. 12. Tiré de Hunt, p. 57-58.)
60. Hunt, p. 33.
61. L'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, en 1752, mentionne la notion de « Beaux-Arts » pour désigner quatre volets artistiques, l'architecture, la sculpture, la peinture et la gravure, considérés encore aujourd'hui comme la section classique enseignée à l'Académie des Beaux-Arts de France. Georg Wilhelm Friedrich Hegel (1770-1831), dans son ouvrage posthume sur l'*Esthétique* (1835), établit une échelle de six arts (1-architecture, 2-sculpture, 3-peinture, 4-musique, 5-danse, 6-poésie) où le positionnement de chacun correspond à une échelle décroissante de matérialité, inversement proportionnelle à une échelle croissante d'expressivité.
62. Johnson et Clerk, *op. cit.*
63. Lyle n'était pas l'administrateur et n'y enseignait que deux soirs par semaine, à la manière des patrons à l'École des beaux-arts de Paris. Son rôle était de servir de ressource élitiste structurante à cet atelier. (McArthur, *op. cit.*)
64. Dans des délais établis, des esquisses devaient être préparées (avec plans et coupes), puis les résultats étaient soumis à la critique d'architectes locaux pour être exposés et jugés.
65. McArthur, *op. cit.*
66. Hunt, p. 35.

67. Au sujet des artistes, John Lyle prônait toujours une grande qualité de réalisation et la pratique d'exécution de menus détails, accordant une grande importance aux arts graphiques.
68. Avant la Première Guerre mondiale, ainsi que dans les années 1930. (Johnson et Clerk, *op. cit.*)
69. Hunt, p. 42.
70. *Id.*, p. 58.
71. *Id.*, p. 33.
72. France Vanlaethem, « Cormier, Ernest », *L'Encyclopédie canadienne*, [www.thecanadianencyclopedia.com], consulté le 6 septembre 2006.
73. Johnson et Clerk, *op. cit.*
74. Lemire, Robert, « Maxwell, Edward », *L'Encyclopédie canadienne*, [www.thecanadianencyclopedia.com], consulté le 6 septembre 2006.
75. Johnson et Clerk, *op. cit.*
76. Gowans, Alan, « Pearson, John Andrew », *L'Encyclopédie canadienne*, [www.thecanadianencyclopedia.com], consulté le 6 septembre 2006.
77. Entrepris par la B.C. Mills Timber and Trading Co., c'est près de soixante-dix banques qui ont été implantées dans l'Ouest canadien selon ces modèles. (Kalman, Harold D., « Architecture des banques », *L'Encyclopédie canadienne*, [www.thecanadianencyclopedia.com], consulté le 6 septembre 2006.)
78. J.-O. Marchand n'a pas été inclus à la liste d'architectes du rapport *Guidelines for Evaluating Canadian Architects of Potential National Historic Significance*. Toutefois, le rapprochement existant entre sa formation et sa pratique architecturale et celles de Lyle semble tout à fait pertinent, d'autant plus qu'il était également mentionné dans le rapport de 1982 de Dana Johnson et Nathalie Clerk sur John M. Lyle (*op. cit.*).
79. J.-O. Marchand a notamment redessiné l'édifice du Centre pour le Parlement canadien, à Ottawa, avec John Andrew Pearson de Darling et Pearson. (Gersovitz, Julia, « Marchand, Jean-Omer », *L'Encyclopédie canadienne*, [www.thecanadianencyclopedia.com], consulté le 6 septembre 2006.)
80. Wagg, Susan, « Nobbs, Percy Erskine », *L'Encyclopédie canadienne*, [www.thecanadianencyclopedia.com], consulté le 6 septembre 2006.
81. L'intérêt de Nobbs pour l'architecture vernaculaire est déjà attesté en 1906 lorsqu'il fonde le Sketching Club ; en 1920, son collègue Ramsay Traquair s'y intéresse également. (Charrois, Geneviève, 2006, *Percy Erskine Nobbs (1875-1964)*, Commission des lieux et monuments historiques du Canada, rapport au feuilleton 2007-22.
82. Hunt, p. 57-58.
83. Fulton et Waldron, *op. cit.*